

L'ANALYSE PHILOSOPHIQUE ET LA MÉTAPHYSIQUE

Joseph OHANA (Paris)

Après avoir fait à son origine (avec le « Cercle de Vienne » et le positivisme logique) de la chasse aux pseudo-propositions de la métaphysique son cheval de bataille, l'analyse philosophique a de plus en plus assoupli son attitude (sous l'influence des *Investigations* de Wittgenstein) au point qu'elle devient un instrument de justification de cette même métaphysique. Je voudrais, dans ces quelques lignes, montrer que l'analyse philosophique tend à devenir aussi laxiste que le positivisme logique a été rigoureux. Je prendrai comme illustration le problème de la liberté, en m'excusant de faire tenir un si vaste problème dans d'aussi étroites limites.

On sait que, pour déterminer ce que signifie une expression, comme agir de son plein gré, librement, on prend un exemple tel, que n'importe quel homme de bon sens, qui sait l'usage des mots, est obligé de convenir que la notion est adéquate. Pour illustrer la notion de *free-will*, de volonté libre, on prend l'exemple d'un couple qui sort de la cérémonie du mariage. La femme est heureuse et épanouie ; on dira à bon droit qu'elle s'est mariée de son plein gré, d'une volonté libre. Il y a donc là une circonstance privilégiée, paradigmatique, où le sens commun reconnaît que la notion de libre volonté joue correctement, qu'elle s'applique à un événement réel, à une attitude effective.

Examinons de plus près cet exemple : Quelle est la conclusion tirée par l'analyse philosophique ? A ceux qui nient que la volonté soit libre, qui estiment que l'homme est toujours déterminé dans ses actions, l'analyste rétorque à peu près ceci : « En disant que l'homme est toujours contraint, vous faites preuve d'ignorance du sens des mots ; vous dites que l'homme est toujours déterminé. Or, voilà : Quand vous avez à faire à une jeune fille qui est obligée par ses parents d'épouser un homme qu'elle n'aime pas, vous dites qu'elle se marie contrainte et forcée. Quand on vous présente la jeune femme de tout à l'heure qui sort de l'Eglise rayonnante de joie, vous direz qu'elle est également contrainte. Mais

que faites-vous de la différence entre la première et la seconde ? Il y a là une différence réelle, attestée par le langage employé par tous les hommes de bon sens. Tout le monde dira que l'une est contrainte, que l'autre ne l'est pas ; et vous, en disant que toutes les deux sont contraintes, vous employez un langage distordu. Quand vous dites que tout le monde est déterminé, vous employez ce terme dans un sens contraire à l'usage, à la pratique courante des hommes qui savent la langue et la parlent correctement.

Voilà un problème philosophique redoutable qui semble avoir été résolu à peu de frais, par une simple référence à l'usage des mots. L'on se rappelle l'image de Bertrand Russell à propos de cet exemple, dans la préface du livre de Gellner : *Words and Things* : « Lorsque j'étais enfant dit-il, j'avais une horloge avec un balancier, qui pouvait être enlevé ; j'ai trouvé que l'horloge allait beaucoup plus vite sans le balancier. Si la fonction principale d'une horloge est de marcher, l'horloge marchait beaucoup mieux quand elle n'avait plus de balancier. A la vérité, elle ne marquait plus l'heure, mais cela n'avait pas beaucoup d'importance si on voulait bien accepter d'être indifférent à l'écoulement du temps. La philosophie linguistique qui se soucie seulement de langage et non du monde, est comme le garçon qui a préféré l'horloge sans le balancier parce que, bien qu'elle cessât de dire l'heure, elle marchait beaucoup plus aisément qu'auparavant, et à une allure beaucoup plus excitante ¹. »

Doit-on conclure qu'il faut rejeter l'argumentation analytique ? En réalité cette argumentation vaut contre une conception naïve du déterminisme. Celui qui prend le terme contraint, déterminé, dans son sens « global » et l'applique sans plus de précaution, à la jeune fille du théâtre de Molière et à la jeune fille moderne, est justiciable de cette argumentation. On peut lui dire : étudiez mieux le langage et vous verrez que vous ne pouvez pas mettre dans la même catégorie le libre et le contraint. Car l'un n'a de sens que par opposition à l'autre.

Ce serait donc revenir à la conception naïve, précritique, du langage que de condamner sans plus l'analyse philosophique. Mais ceci dit, un homme qui accepte la critique, qui fait la distinction du bon et du mauvais usage, n'est pas obligé pour cela de s'en tenir à l'usage. Qu'est-ce que l'usage ? L'usage relève de la tradition, c'est ce qui est admis. Naturellement, dans ce qui est admis, il y a de bons et de mauvais précédents. En choisissant le meilleur exemple, on choisit le bon usage, mais c'est encore à l'intérieur de l'usage que je distingue le bon et le mauvais usage. C'est donc à la tradition que je fais appel, quand j'opte pour le principe du *paradigm-case*. Sans doute, à défaut de mieux, il est préférable de s'en tenir aux bonnes et solides traditions. Mais faute de mieux. Mais y a-t-il ici un mieux ?

¹ *Words and Things*, 3^e éd., London, 1963.

Reprenons notre exemple de libre volonté ; nous avons dit qu'à celui qui confond dans la même catégorie les deux jeunes mariées, on est en droit d'opposer le bon usage, l'usage non distordu du langage. Mais il s'agit maintenant de quelqu'un qui est passé par la phase critique, il sait la distinction : il vous dira que la jeune fille N° 1 est contrainte, l'autre libre ; mais il ajoutera que cette opposition, sur le plan du discours, est un peu naïve, car le discours qui oppose libre et contraint est un discours sommaire, un discours de sens commun, vulgaire. Or, la réalité est plus *fine* ; il faut donc revenir à la réalité et l'analyser de plus près, pour voir si cette opposition sommaire suffit. Revenons donc à la jeune fille moderne ; on me dit qu'elle est libre ; il ne s'agit pas de chicaner ; on pourrait objecter qu'il ne suffit pas qu'une jeune fille soit souriante et épanouie pour qu'on puisse conclure qu'elle est consentante ; elle peut être bonne comédienne et donner le change ; non, je suppose qu'elle est sincère et qu'il n'y a pas de problème de simulation.

Il reste que pour un homme plus exigeant, cette jeune fille n'est pas libre au sens « global » du terme, car il se peut qu'elle ait subi une sorte d'envoûtement de la part de son fiancé, envoûtement qui peut être d'origine physique ou psychologique. Autrefois, on parlait de philtre, aujourd'hui on peut parler d'une influence de caractère psychique. Autrement dit, elle a pu subir une action suggestive telle, que son inconscient devient le complice de son fiancé et la fait agir contre sa volonté. Ici, il y a une nouvelle instance qui entre en jeu : l'inconscient. On peut être libéré de ses parents sans être libéré de son inconscient. Quelqu'un qui agit sous les ordres de mécanismes inconscients ne peut être dit libre, sans plus.

Sans doute encore une fois, il est libre dans un sens relatif par opposition à la contrainte de ses parents. Son consentement a été influencé. On dira qu'il n'est pas libre, mais en introduisant une autre acception, l'acception proprement philosophique du mot liberté. Ce n'est plus la non-contrainte, c'est la non-séduction ; car voilà : la science psychologique a découvert, en étudiant les *choses*, que le consentement n'est pas la liberté, qu'on peut être influencé jusqu'à être déterminé à consentir. On peut dire que c'est là le drame de la vie moderne. Nous nous croyons libres, on nous demande nos suffrages, en matière économique, politique, littéraire et philosophique ; mais avant de nous les demander, on emploie toutes les ressources des techniques actuelles pour nous déterminer à consentir à ce qui a été prévu et préparé d'avance.

Au fond, quand Spinoza disait que l'homme n'était pas libre, c'est dans ce sens qu'il entendait généraliser son déterminisme. Nous ne sommes pas libres, cela ne veut pas dire que nous ne consentons pas à ce qu'on nous demande, cela veut dire que notre consentement est influencé par des causes que nous ignorons.

Mais un analyste pourrait ici intervenir pour montrer que ce déterminisme nouveau ne peut être généralisé que si on est en mesure d'exhiber

un cas contraire ; car si de nouveau on décrète que tout est déterminé, rien n'est plus déterminé ; il faut qu'il y ait un terme antithétique. Il faut qu'il y ait une jeune fille capable de ne pas se laisser influencer, actionner comme une chose par d'habiles manœuvres pour qu'on puisse dire de celle qui a été influencée qu'elle est déterminée ; car s'il n'y avait pas de possibilité de se libérer de cette servitude, ce ne serait plus une servitude.

L'expérience montre que cette capacité de résister à l'envoûtement, existe à des degrés divers. Nous voilà donc devant une autre acception de la liberté.

On pourrait considérer à nouveau cette libération elle-même comme conditionnée par des motifs, par des raisons auxquelles nous serions comme asservis ; car celui qui agit en connaissance de cause n'agit pas sans cause ; il est précisément déterminé par des raisons et ces raisons obéissent à une nécessité rationnelle et logique. Un homme libre à la manière du sage spinozien, agit d'une manière déterminable et prévisible, peut-être même plus prévisible que celle de l'ignorant capricieux. Et nous voilà revenus au déterminisme qui semble maintenant refermé sur lui-même.

Sans doute on peut en appeler de ce déterminisme au profit d'une liberté plus radicale, d'une liberté par rapport à la raison elle-même, considérée comme une nécessité. C'est peut-être pour échapper à ce déterminisme universel que Descartes conçut en Dieu un libre arbitre absolu même à l'égard du principe de non-contradiction. C'est une attitude logique : du moment que l'on veut échapper à la généralisation du déterminisme, il faut aller jusqu'à concevoir une possibilité de s'affranchir des lois de la raison elle-même. Le Dieu cartésien répond à ce besoin.

Mais c'est ici que le retour aux choses permet d'intervenir contre le *polar case argument*, poussé lui-même à la limite. Il est évident que cette libération par rapport à la raison ne correspond à aucune expérience réelle ou possible ; c'est une idée pure, un terme vide de contenu. En réalité, cette libération, si elle était possible, serait le contraire même de ce que nous appelons la liberté, ce serait, comme disait Spinoza, la liberté du Styx, c'est-à-dire un déterminisme déjà condamné sous le nom de pur caprice.

L'analyse philosophique a donc son mot à dire. Mais son intervention légitime se situe à mi-chemin entre la méconnaissance de l'autorité du *common sense* et le retour aux choses. On ne doit se contenter d'une carte de géographie que dans le cas de l'impossibilité d'aller sur le terrain. Si le sens commun vulgaire ne consulte même pas la carte, *le common sense* (qu'il faudrait appeler plutôt « bon sens » en français) lui, consulte la carte et choisit le meilleur éditeur. Mais le savant, lui, fait la carte, et pour la faire, il va sur les lieux.